

---

## Introduction – L'archéologie en construction : objets, images, dispositions

Nathan Schlanger

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cel/398>

DOI : 10.4000/cel.398

ISSN : 2262-208X

### Éditeur

École du Louvre

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

### Référence électronique

Nathan Schlanger, « Introduction – L'archéologie en construction : objets, images, dispositions », *Les Cahiers de l'École du Louvre* [En ligne], 5 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cel/398> ; DOI : 10.4000/cel.398

---



Les *Cahiers de l'École du Louvre* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

## Introduction

### L'archéologie en construction : objets, images, dispositions

Nathan Schlanger

Si l'archéologie a souvent été associée au sauvetage et à la reconstruction d'irremplaçables témoignages d'un passé révolu, il ne faut pas pourtant oublier qu'elle est aussi une discipline proactive, en mouvement, qui élabore ses propres démarches et problématiques sur la base des matériaux qu'elle dégage et qu'elle se forge<sup>1</sup>. À ce titre, ce numéro des *Cahiers de l'École du Louvre* consacré à « L'archéologie en construction » s'inscrit dans la droite continuité du programme que mène l'équipe de recherche depuis 2013 sur « l'atelier de l'histoire de l'art ». Il s'agit en effet, au-delà du savoir établi ou d'œuvre finie qu'il ne restera plus qu'à contempler ou à commenter, de porter attention aussi aux outils, aux étapes et aux démarches qui caractérisent l'ensemble du processus scientifique – en archéologie, en muséologie, en histoire de l'art et bien sûr en histoire tout court. Les instruments d'analyse, les démarches classificatoires, les visées patrimoniales, enfin les lieux de savoir où se localisent, même temporairement, des acteurs, des matériaux et des équipements, des archives, des fonds iconographiques, des boîtes de rangement, des tiroirs de triez-à-part – tels sont les objets du programme de recherche auquel ce numéro cherche à contribuer<sup>2</sup>.

L'archéologie incontestablement mobilise et manipule une gamme d'objets et de représentations pour produire du sens et générer des connaissances nouvelles. Prendre en compte cette construction est pour l'archéologie d'aujourd'hui une nécessité évidente : quels que soient leurs champs d'études, sur le terrain, au laboratoire ou au musée, et quelles que soient leurs ambitions interprétatives ou leurs affinités disciplinaires, ses praticiens ne sauront que tirer profit d'une telle reconnaissance. Et pour confirmer les dimensions intellectuelles et pratiques de cette construction, rien de mieux que de se tourner vers l'histoire de l'archéologie – illustrant ainsi à nouveau, si besoin était, tout l'intérêt d'une historiographie disciplinaire critique et réflexive<sup>3</sup>.

Les démonstrations rassemblées dans ce numéro se rapportent pour l'essentiel au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'archéologie commence à émerger sous sa forme actuelle, portée par divers développements scientifiques, culturels et idéologiques, eux-mêmes plus largement ancrés dans la révolution industrielle, l'émergence des classes moyennes, l'essor des nationalismes et l'expansion coloniale. Tout vaste qu'ils paraissent, ces facteurs et leurs incidences pourront se retracer au fil des études de cas assemblées ici, qui s'étendent de la Méditerranée classique à l'Égypte et la Mésopotamie, de l'Amérique du Nord à l'Asie du Sud-Est, sans oublier l'Angleterre et la France. Chronologie et géographie mises à part, c'est par leur agencement thématique que ces contributions éclaireront au mieux la « construction » de l'archéologie qui nous intéresse ici.

Une première section porte sur des objets, qui, devenant dignes d'intérêt archéologique, s'accumulent, se comparent et se manient ensemble pour se transformer en objets de savoir. Ainsi, les vases grecs que le marquis de Northampton collectionne à partir des années 1820 aux alentours de Rome

1. Voir par exemple Jean-Paul Demoule, *L'Archéologie, entre science et passion*, Paris, Gallimard 2005 ; Philippe Boissonot (dir.), *L'Archéologie comme discipline ?*, Paris, Seuil, 2011.

2. Pour ce programme de recherche, voir <http://www.ecoledulouvre.fr/recherche/activites-recherche/programmes-recherche>, ainsi que Dominique Jarrassé, « La qualification de l'objet. Leçon d'introduction au séminaire doctoral d'histoire de l'art appliquée aux collections 2012-2013 », *Cahiers de l'École du Louvre*, n° 2, mars 2013.

3. Alain Schnapp, *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Édition Carré, 1993 ; Eve Gran-Aymerich, *Les chercheurs de passé, 1798-1945 : naissance de l'archéologie moderne : dictionnaire biographique d'archéologie*, Paris, CNRS, 2007 ; Arnaud Hurel, *La France préhistorienne de 1789 à 1941*, Paris, CNRS, 2007.

ont pour lui une valeur plus qu'esthétique. Comme le montre ici Marie-Amélie Bernard, si Northampton gravite avec d'autres archéologues et érudits autour de l'*Instituto di corrispondenza archeologica*, là où s'élabore la céramologie moderne, il s'intéresse tout autant aux sciences naturelles telles la géologie et la paléontologie. Or cette familiarité avec d'autres champs informe ses pratiques antiques, et notamment la démarche alors novatrice d'inclure aussi dans sa collection des fragments de vases, qui s'avèrent en effet riches d'informations une fois étudiés à la manière d'un Cuvier<sup>4</sup>.

À l'autre bout du monde, là où le classicisme fait place à l'exotisme et l'histoire semble s'estomper devant l'anthropologie, des questions complémentaires sont soulevées. C'est pour collectionner des pièces amérindiennes représentatives qu'Alphonse Pinard se dirige vers la Californie et le Nouveau-Mexique dans les années 1870-1880. Or, explique Éloïse Galliard, cette demande croissante, stimulée par la nouvelle société d'affluence et facilitée par le chemin de fer, va générer un véritable marché touristique, avec notamment des *curio shops* approvisionnées de pièces façonnées localement. Et voici que ces céramiques ad hoc, longtemps déconsidérées comme d'indignes copies modernes, sont de nos jours valorisées à titre de rares exemples d'une création artistique indigène. Une authenticité a posteriori, en quelque sorte... alors que la restauration des vases fragmentés jusqu'à leur plénitude originelle, comme on la pratiquait du temps de Northampton, est depuis longtemps décrite comme une atteinte à leur intégrité.

Des enjeux de similarité et de déplacement intéressent aussi Mathilde Mechling, dans son étude des statuettes en bronze d'Indonésie. Ces figures bouddhiques, souvent de petite taille et donc transportables, attestent des contacts à travers la baie du Bengale durant la période préislamique. Même dépourvues de contexte archéologique, des études stylistiques et comparatives montrent que si ces statuettes javanaises imitaient initialement des modèles indiens, elles ont rapidement acquis leur originalité – ébranlant ainsi davantage la thèse longtemps dominante d'une « indianisation » politique et culturelle unilatérale.

De la culture matérielle à la culture visuelle... Au-delà des vestiges du passé en soi, les deux contributions suivantes portent plutôt sur leurs images mécaniquement (re)produites. Mirjam Brusius montre ici comment le procédé photographique, inventé quasi simultanément des deux côtés de la Manche autour des années 1840, s'insère dans ce mélange de coopération et de compétition propre à l'archéologie coloniale. Alors que les clichés pris par les missions françaises en Mésopotamie ont servi au British Museum (initialement peu convaincu par le calotype de Fox Talbot), le Louvre accueille avec soulagement les planches que dessinent les Anglais des trouvailles de Khorsabad, juste avant leur naufrage dramatique dans le Tigre en 1855. Cet échange de bons procédés nous rappelle que la photographie est longtemps restée une option documentaire parmi d'autres, plutôt incertaine et coûteuse, dont la qualité d'objectivité n'était pas encore déterminante. À côté de progrès technique et épistémologique indéniables, c'est dans un autre registre, au croisement de l'artistique et du commercial, que la photographie va prendre son essor, du moins en Orient. La collection de clichés égyptiens qu'étudient ici Anne-Hélène Perrot et Yasmine Chemali illustre bien les choix de photographes professionnels installés en Égypte, qui cherchent dès les années 1860 – et plus encore avec l'énorme succès de la carte postale<sup>5</sup> – à répondre aux attentes d'un tourisme occidental émergent en proposant à la vente des reconstructions exotiques et des vues d'ensemble de monuments et de sites anciens.

4. Outre A. Schnapp, *op. cit.* note 3, p. 266, ces rapprochements entre différentes cultures de collections sont abordés par Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1996, ainsi que, plus récemment, Nathan Schlanger, « Series in Progress. Antiquities of Nature, Numismatics and Stone Implements in the Emergence of Prehistoric Archaeology (1776-1891) », *History of Science*, 48-4/3, 2010, pp. 344-369 ; Julien Bondaz, « Entrer en collection. Pour une ethnographie des gestes et des techniques de collecte », *Cahiers de l'École du Louvre*, n° 4, avril 2014, pp. 24-32, François de Callataÿ, « Curieux et antiquaires (XVI<sup>e</sup> siècle), médecins et jésuites (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) : les tribulations du *connoisseurship* numismatique », *Connoisseurship. L'œil, la raison et l'instrument*, Patrick Michel (dir.), actes du colloque Paris, École du Louvre, collection « Rencontres de l'École du Louvre », 2014, pp. 177-200.

5. On pourra voir ce propos Dominique Jarrassé et Emmanuelle Polack, « Le musée de Sculpture comparée au prisme de la collection de cartes postales éditées par les frères Neurdein (1904-1915) », *Cahiers de l'École du Louvre*, n° 4, avril 2014, pp. 2-20.

Cartes postales, mises en scènes... et musées. Les deux dernières contributions à ce numéro éclairent de façon complémentaire des enjeux essentiels de la disposition et de la monstration dans un cadre institutionnel. Le musée archéologique du Boulaq au Caire que visite le jeune touriste Émile Guimet en 1865 reflète bien, comme le présente Thomas Lebée, l'initiative individuelle d'un savant entreprenant et bien placé. En effet Auguste Mariette, fondateur du service des Antiquités égyptiennes, structure les vestiges et les espaces de son musée pour le rendre à la fois attrayant et éducatif. Comme Guimet le constate (et s'en inspirera par la suite), les cartels de chaque objet informent clairement sur leur datation et leur provenance, alors que le guide imprimé est particulièrement riche en détails. Ces pratiques novatrices étaient d'ailleurs reproduites aussi en Europe, par exemple au pavillon Égyptien érigé sur le parc de l'Exposition universelle de 1867.

C'est enfin à cette même Exposition universelle, mais plutôt à son édifice central, que nous convie Charlotte Quiblier dans son étude sur le musée de l'histoire du travail. Situé au cœur du bâtiment elliptique, ce musée inédit regroupe des pièces qui datent des temps les plus reculés et jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Destiné à proposer des modèles aux producteurs actuels, ce dispositif encourageait aussi la comparaison des divers produits du travail à travers les époques et chez différents peuples. Tout en cherchant principalement à ancrer une certaine idéologie du progrès sur des assises nationalistes, cet éphémère musée joua aussi un rôle déterminant pour la science préhistorique elle-même. En disposant dans la galerie, à l'attention du public, une gamme de vestiges attestant de la très haute antiquité, jusqu'alors insoupçonnée, de l'espèce humaine, la commission en charge a aussi contribué à structurer pour le monde savant la cohérence classificatoire et le cadre institutionnel dans lequel se développera désormais la discipline.

Ainsi, dans ce dernier cas comme dans les autres exemples rassemblés dans les pages qui suivent, ce sont bien les constructions intellectuelles et matérielles de l'archéologie, avec leurs objets, leurs images et leurs dispositifs, qui sont mises en lumière.